

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 43

Artikel: Gens de science
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gen, qui vivait au douzième siècle et dont le château s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle, eut l'idée de fonder autour de son bourg une cité fortifiée. Il donna à l'architecte Cuno de Bubenbergh l'ordre de dresser des murs et de creuser des fossés. L'architecte s'exécuta ; des propriétaires des environs, las des déprédations de brigands rapaces, vinrent y chercher refuge et protection ; de jolies demeures s'édifièrent à l'abri des murailles et il ne manqua plus rien à la ville si ce n'est un nom.

Berthold avait de grandes qualités, mais il manquait d'imagination. Il réunit dans son château une foule de seigneurs et de gens importants de la région, il leur offrit un grand banquet ; à la fin du repas, il leur demanda de lui suggérer une appellation pour la cité nouvelle.

Les copieuses libations, les plats lourds et nombreux avaient sans doute affecté le cerveau des invités, car tous proposèrent des noms ridicules, ou déjà employés, ou d'une banalité déconcertante. Désolé de voir qu'il avait fait tant de frais pour rien, le duc eut une inspiration :

— Demain nous irons à la chasse et le premier animal que nous tuerons donnera son nom à la ville.

Cet avis fut unanimement approuvé.

Le lendemain, dès l'aube, les hôtes du duc, jeunes et vieux, étaient à cheval ; les trompes sonnaient, les chiens étaient découplés et le joyeux escadron s'élança vers la forêt. On chassa tout le jour, d'ailleurs sans succès. Les chiens avaient beau chercher, donner de la voix, flairer les pistes, on ne parvint à faire lever que quelques lièvres méprisables ou des merles insolents.

La nuit tombait. Il fallut se décider à rentrer au château. Tout le monde était de méchante humeur et Berthold plus que tous les autres, car il considérait cet échec comme un mauvais présage. On arrivait en vue des tours et à proximité des remparts de la cité sans quand, tout à coup, les chiens entrèrent en fureur. Les chasseurs se précipitèrent et ils aperçurent un grand ours gris d'une puissance formidable, qui tenait tête à la meute.

Le duc de Zaehringen était renommé pour sa force et son adresse, il saisit un épéu et le lança dans la direction de l'ours qu'il atteignit en plein cœur.

A la place où le fauve avait été abattu, on éleva une porte qui fut la porte de Stalden, auprès de laquelle on peut encore lire cette inscription :

Hier erst Baer fang.

Et voilà ce qui explique le nom et les armes de Berne.

L'ours n'est pas seulement taillé dans la pierre sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville, sur la tour de l'horloge, sur les fontaines. Il y a aussi à Berne des ours en chair et en os, que l'on conserve avec amour comme les Romains gardent leur louve symbolique.

La fosse aux ours, but de promenade dominicale des Bernois, est maintenant sur la rive droite de l'Aar ; on aime à leur porter du pain, des gâteaux ou des fruits dont ces animaux sont très friands. Jadis, la fosse aux ours se trouvait au cœur même de la ville, près des murs de la prison.

Il ne faudrait pas croire que les ours de Berne soient des va-nu-pieds. Au début du dix-huitième siècle, une vieille fille fort riche de la cité légua, en mourant, soixante mille livres de rentes pour l'entretien de ces bêtes. La famille de la défunte s'éleva contre ce legs, d'autant plus que la testatrice n'avait laissé qu'une rente de cinq mille livres à l'hôpital de Berne pour y fonder un lit en faveur de ses parents. Il y eut un procès que les ours gagnèrent.

Ils étaient maintenant de riches rentiers, ces ours, car soixante mille livres-or au dix-huitième siècle représentaient une jolie fortune. Afin de gérer leurs biens, on leur nomma un fondé de pouvoir, un tuteur, lequel eut un hôtel et un carrosse.

Mais les ours ?...

Le tuteur offrait de somptueux dîners, de belles réceptions ; chez lui on dansait, on donnait la comédie.

Mais les ours ?...

Rassurez-vous. Les ours, véritables propriétaires de tant de revenus, ne manquaient pas d'en profiter ; leur gardien prit le titre de premier valet de chambre et son aide celui de deuxième valet de chambre.

Mais les ours ?...

Nous y arrivons. Les ours ne furent plus jamais battus qu'avec une canne en jonc véritable et ornée d'une pomme d'or. Vous voyez bien que l'on avait songé à eux.

Rien n'est éternel sur notre planète. La Révolution française éclata. On pourrait croire que cet événement n'eut pas de répercussion directe sur le sort des ours bernois. C'est une erreur.

Les Français envahirent la Suisse, arrivèrent jusqu'à Berne, qu'occupèrent les troupes de Brune et de Schauenbourg. Les généraux républicains s'emparèrent du trésor de la ville et, dans ce trésor, était la fortune des ours ; ils ne se contentèrent point de cela, ils emmenèrent deux ours avec eux. Ce fut un deuil national ; les Bernois se consolèrent d'être frustrés de leurs richesses ; l'enlèvement de leurs ours leur parut un outrage insupportable. L'argent des ours de Berne reçut d'ailleurs bientôt son emploi : il servit à financer en partie l'expédition d'Egypte et ainsi, jusqu'à un certain point, les ours bernois ont-ils des droits sur les Pyramides.

La paix revint parmi les hommes. Hélas ! Les ours sortirent pauvres de la tourmente. On fit pour eux une souscription qui fournit environ sept cents francs de rente. Comme on était loin du legs de la vieille bienfaitrice ! Avec cette annuité, on peut tout juste nourrir les plantigrades. Ils durent renoncer au luxe, au tuteur, aux deux valets de chambre, au jonc à pomme d'or pour les corrections et se contenter d'un gardien et d'un bâton.

L'histoire des ours bernois ne se termine pas ici. Nous avons dit que leur fosse était autrefois mitoyenne avec le mur de la prison... Il advint qu'un prisonnier eut envie de s'évader et, pour cela, il se mit à creuser le mur de sa cellule. Selon les meilleures traditions des évasions, le prisonnier travaillait la nuit et le travail n'avancait pas vite. Une nuit, il eut l'intuition que quelqu'un creusait de l'autre côté. Il ne se connaissait pas de complice en ville. Qui pouvait être ce collaborateur sympathique ? A mesure que la paroi de pierre s'amincissait, le bruit du dehors devenait plus net ; enfin le dernier bout de mur qui séparait encore l'homme de la liberté fut percé. Le prisonnier sentit l'air frais du dehors sur son visage ! La délivrance ! Avec quelle hâte passa-t-il sa tête par le trou ! Stupeur ! Il se trouva nez à nez avec un ours, qui fut tout aussi étonné que lui de cette rencontre. C'était l'ours qui, entendant creuser, avait bénévolement joint ses efforts à ceux du détenu.

Profitant de la surprise de son collaborateur involontaire, le prisonnier s'échappa ; quant à son complice fourré, il agrandit l'ouverture encore trop étroite pour sa corpulence et il vint tout honnêtement se coucher dans le cachot, ce qui faillit donner une attaque d'apoplexie au geôlier au cours de sa tournée matinale.

C'est après cet événement que la fosse aux ours fut transportée là où elle est aujourd'hui.

André Cuvelier.

Les Petits fêtent les Grands, par M. Matter-Estoppey, 3^{me} cahier. — Monologues, dialogues et saynètes pour enfants de 12 à 15 ans. Deux comédies pour jeunes gens et jeunes filles. — Imprimerie Ganguin & Laubscher, Montreux. Prix : fr. 2.—

Voici, aussi fraîche, aussi gaie, aussi et même plus spirituelle que les autres — si c'est possible — la troisième « tranche » des **Petits fêtent les Grands**, monologues, dialogues et saynètes pour enfants de 12 à 15 ans.

Mme Matter-Estoppey est toujours nouvelle, toujours imprévue. Elle est l'observatrice amusée et compréhensive des petits défauts et des grandes qualités de nos enfants. Mais elle ne prêche pas, elle laisse deviner, et c'est ce qui fait le charme de ce qu'elle écrit. Ses monologues, ses dialogues montrent un brio qui n'appartient qu'à elle. Dans ses sketches, dans ses proverbes

en action, les réparties sont toujours naturelles, spontanées. Les enfants adorent jouer ses saynètes. Je songe à la chose exquise qu'est, par exemple, la **Huitième Chèvre de Monsieur Sequin**, et aux comédies pour les plus âgés qui font penser involontairement à un Musset qui aurait été vaudois. Jy.

GENS DE SCIENCE

LE docteur anglais s'était présenté à la Société royale de Médecine de Londres et ne fut pas élu. Quelque temps après son échec, il envoya à cette savante société le récit d'une cure merveilleuse qu'il venait d'obtenir sur l'un de ses malades.

« Un matelot s'était cassé la jambe ; j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très peu de temps, a senti l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. »

On discuta fortement sur l'efficacité du traitement ; on allait publier les résultats, lorsqu'arriva une seconde lettre du docteur :

« Dans ma dernière lettre, écrivit-il, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois. »

Le docteur Brissaud, qui était un joyeux fantaisiste, rencontra un soir, à dîner, chez des amis communs, une dame qui, au moment du café, le prit à part et lui dit :

— Ah ! docteur, mon mari est malade.

— Vraiment, madame, et qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas, docteur, il se plaint toujours... Il est bien bas... Que faut-il lui faire prendre pour le remonter ?

Brissaud prend un air grave et laisse tomber ce seul mot :

— L'ascenseur !

Un malade vient de se faire examiner par son médecin. Il a l'air inquiet.

— A votre avis, docteur, demande le malade, pensez-vous que je puisse vivre cent ans, comme mon père ?

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-cinq ans.

— Aimez-vous boire ?

— Non.

— Aimez-vous fumer ?

— Non.

— Aimez-vous la bonne chère ?

— Non.

— Aimez-vous le jeu ?

— Non.

— Les femmes ?

— Non.

— Alors, je vous le demande, qu'est-ce que ça peut bien vous faire de vivre cent ans ?

Un médecin, appelé auprès d'une dame qu'il ne connaissait pas, vit au premier coup d'œil qu'il avait affaire à une malade imaginaire. Il lui fit subir le questionnaire d'usage ; la dame avoua qu'elle dormait bien, mangeait et buvait de même.

— Eh bien, dit-il, laissez-moi faire ; je vous donnerai un remède qui vous ôtera sûrement tout cela.

Le docteur Brinaud qui fut un médecin éminent, se promenant un jour avec un ami, aperçut une dame qui venait dans sa direction. Aussitôt il dit à son compagnon :

— Traversons vite... Je ne veux pas la rencontrer.

— Et pourquoi donc ? Tu étais le médecin de son mari ? Est-ce que tu l'aurais fait mourir ?

— Non, répondit Brinaud, je l'ai sauvé.

Un monsieur dont la femme venait d'accoucher, au bout de six mois de mariage, d'un garçon très bien constitué, s'adressa à un médecin, pour lui demander la raison de cette précocité :

— Tranquillisez-vous, Monsieur, dit le médecin, cela arrive souvent au premier enfant, mais jamais aux autres.

Monsieur B. va consulter un médecin célèbre. Celui-ci l'examine attentivement.

— Vous n'avez aucune maladie particulière. C'est un état général à surveiller. Faites de l'exercice ; il faut marcher une heure le matin, une heure le soir. Evitez surtout le chaud et le froid, le soleil et la poussière, la pluie et l'humidité.

— Alors, dit le client inquiet, je ne pourrai sortir que lorsqu'il ne fera aucun temps ?

*

Une dame, dans un salon, demandait un soir à Camille Flammarion :

— Pourriez-vous me dire ce qu'il y a derrière la lune ?

— Madame, je ne sais pas.

— Quelle est donc la raison de cette abondance de pluies, dont nous souffrons.

— Madame, je ne sais pas.

— Vous souvenez-vous du bal de Martiens, l'an dernier. Les costumes vous ont-ils semblé scientifiquement exacts ?

— Madame, je n'en sais rien.

La curieuse, alors, impatientée :

— Vous plaisantez, cher maître, mais à quoi vous servirait d'être un savant ?

Et le vieillard de dire :

— A répondre quelque fois, Madame, qu'on ne sait rien.

*

Médecine, pauvre science ; médecins, pauvres savants ; malades, pauvres victimes.

*

La santé est un état provisoire et qui ne pré-sage rien de bon.

Pas important. — La tante. — Si tu continues à te coucher aussi tard que cela, tu vas perdre la fraîcheur de ton teint naturel.

La nièce. — Ça n'a pas d'importance, la mode n'est plus aux teints naturels.

Les bonnes histoires. — Le joyeux convive. — Quant à moi, les plus douces heures de ma vie, je le dis devant ma femme, je les ai passées dans les bras d'une autre femme.

(Emotion générale. Une pause. Le conteur reprend) :

— C'était ma mère.

Jean-Louis, roman neuchâtelois, par A. Bachelin. — Editions Spes, Lausanne.

Voilà un ouvrage que l'on réédite à son heure. Aucun roman de notre pays n'eut un aussi franc succès. Roman d'aventures et étude psychologique à la fois. Il y a, en effet, dans cet ouvrage, écrit simplement par le bon peintre Auguste Bachelin de St-Blaise, des personnages qui resteront gravés dans la mémoire de ceux qui les auront étudiés avec attention. Je pense tout particulièrement à la « Justicière Prince », ce caractère si impitoyable fouillé. Sans être un chef-d'œuvre, ce roman est sûr de garder une éternelle jeunesse, parce que l'auteur a su y évoquer l'âme et l'existence matérielle de nos anciens.

J. des S.

LE FEUILLETON



UNE TROUPE DE PASSAGE

(Suite).

Dès que l'aube parut, Nanette se leva, s'habilla à la hâte et elle descendit sans bruit. Le domestique endormi, déjà debout, arrêta un moment le travail actif de sa brosse pour regarder, la bouche béante, sortir la jeune fille.

— Eh bien, où est-ce qu'elle va celle-là ? Au lieu de dormir...

Nanette s'arrêta quelques minutes sur le seuil pour s'orienter. La grande route qui menait à la France et que Paul devait prendre pour s'en aller était sur la gauche. Elle se dirigea de ce côté, mais elle s'arrêta avant d'atteindre la large voie dépouillée d'ombre.

Il y avait juste un an, elle avait foulé à côté de Paul la poussière de ce même sentier. C'était un soir clair de juillet par une chaleur grise, sans pluie. Elle chercha la pierre où ils s'étaient assis côte à côte pour attendre les vieux, toujours retardataires, la retrouva et s'assit.

Autour d'elle la terre détrempée exhalait au

soleil une odeur saine et rafraîchie, les vapeurs traînantes s'élevaient rapidement, la journée serait superbe.

Oh ! retrouver la joie perdue, la joie intense éprouvée à cette même place, il y avait juste un an ! Entendre la voix basse de Paul se faire douce jusqu'à la tendresse, sentir pour la première et pour la seule fois de sa vie, ce bras robuste glisser autour de sa taille. En ce moment, au moment même où il se penchait vers elle pour parler... les deux silhouettes retardataires avaient paru au bout du sentier. Paul avait brusquement retiré son bras et jamais plus... jamais plus il ne lui avait parlé de cette voix-là.

C'était à partir de cette époque que Nanette avait, sans savoir pourquoi ni comment, en même temps qu'elle apercevait au-dessus de la tête de Paul l'étoile redoutable, commencé à souffrir de sa propre médiocrité. Toutes les conséquences logiques des faits, des sentiments et des idées s'étaient confusément esquissées dans son esprit effrayé, et elle avait vécu d'appréhension et d'épouvante jusqu'au jour où Paul, d'une voix sèche, avait annoncé son départ.

Et ce matin-là, la lourde certitude qui avait pesé sur la vie de Nanette pendant les six derniers mois touchait à sa réalisation. Quand le soleil, inondant à présent la neige des hauts sommets se coucherait, Paul serait déjà très loin d'elle. Au moment de voir disparaître le jeune homme de sa vie, la secrète espérance qui avait survécu dans le cœur de Nanette, à son insu, s'était réveillée d'une façon aiguë et elle était venue là pour tendre encore une fois, vers le bonheur fugitif, ses doigts avides. Une fois encore, seule à seule avec Paul, elle lui parlerait librement ; avec l'audace des heures décisives, elle lui dirait ce qu'elle pensait. Des mots, des mots pressés et ardents montaient déjà à ses lèvres, tout le flot contenu et amer se précipitait...

Tout à coup elle se leva brusquement. Paul venait de paraître au contour du sentier montant et elle fit un pas à sa rencontre, mais tout de suite elle se rassit. En apercevant le jeune homme elle éprouvait une gêne d'être là. Un doute cuisant sur l'opportunité de sa démarche traversa son angoisse en même temps que l'absolue certitude de son inefficacité, et cet instinct délicat plus fort que sa passion la retint liée à cette pierre de souvenir ; elle attendit...

Paul la vit de loin, reconnut l'endroit, la pierre, comprit le reproche éloquent et voilé et une ombre d'ennui passa sur son mâle et joli visage. Au sortir de la dernière scène pénible avec le maître il fallait recommencer tout de suite avec Nanette. Une fleur d'impatience passa dans l'œil gris et froid, aux reflets métalliques, tandis qu'il s'arrêtait en face de la jeune fille :

— Vous ici, Nanette, dit-il d'une voix contrainte.

Et, sans lui laisser le temps d'expliquer sa présence, il ajouta rapidement :

— Je suis content de pouvoir au moins vous dire adieu.

— Moi aussi, articula-t-elle avec effort... je n'aurais pas voulu que...

Mais son gosier se ferma brusquement, elle se tut ; dans ce moment la tromperie des mots lui était impossible. La froideur de Paul faisait de sa propre démarche une humiliante avance et elle n'osait pas même le regarder.

— Il faut que je me dépêche, dit le jeune homme en tirant sa montre ; je n'ai que le temps, moi, Adieu, Nanette, adieu. Nous avons été de bons compagnons, nous deux, je ne vous oublierai pas, moi.

Elle mit sa main glacée dans la main du jeune homme et elle balbutia :

— Adieu.

Paul reprit sa caisse de violon posée à côté de lui et il s'éloigna rapidement, sans se retourner. Tant qu'il fut visible sur la route, sur la grande route qui menait à la France, à l'inconnu, au monde merveilleux où elle n'entrerait jamais, Nanette suivit des yeux le point noir, mouvant, toujours plus petit, mais quand il disparut tout

à coup dans un pli de la montagne, sa douleur éclata, elle appela tout haut :

— Paul, Paul...

Tout ce qui était resté comprimé dans son cœur, en face du jeune homme, s'en échappait à présent, librement, violemment ; elle trouvait sur ses lèvres l'expression vraie de son inutile désespoir et elle rappelait le fugitif pour le lui dire au moins une fois :

— Paul, Paul...

Il était très tard dans la matinée quand Nanette rentra à l'auberge. Sa mère l'attendait sur le seuil, sa tête branlante secouée d'inquiétude.

— Mon enfant, d'où viens-tu ?

— Ce chien de Paul, dit le père, il n'a pas même voulu l'attendre pour te dire adieu.

Nanette resta un moment silencieuse. Elle ne réfléchissait pas, mais elle sentait très vivement des choses confuses qui cherchaient une forme. Elle la trouva enfin :

— Paul ? dit-elle, à voix basse, mais il m'a dit adieu, il m'a cherchée sur la route, il m'a dit adieu.

Privé de sa rancune, le vieux musicien haussa les épaules sans répondre et sortit. La mère et la fille restèrent seules.

— Nanette, murmura la vieille femme, en posant ses mains maigres aux veines saillantes, sur les épaules de la jeune fille... dis-moi... est-ce à cause de Paul ?

Et elle chercha à rencontrer la prunelle désolée où depuis tant de jours elle voyait la vérité sans oser le dire.

— Nanette ?

Et comme Nanette tardait, cherchant avant de répondre, à dominer son désespoir, la mère reprit de ce ton de pitié souriante dont on rassure l'enfant effrayé par une ombre :

— Ce n'est rien, Mignonne, ce n'est rien du tout, cela passera.

Nanette se dégagea doucement. Tout à l'heure son père avait avivé son mal en accusant Paul... en l'accusant justement... maintenant sa mère irritait ce même mal d'une autre manière, inconsciemment. L'héroïsme des grands chagrins solitaires lui apparut tout à coup dans son affreux dénuement. Elle alla appuyer son front contre la vitre, ses yeux cherchèrent la route de France dont les lacets blancs se déroulaient et allaient se perdre enfin sous l'ombre des sapins, et elle murmura :

— Ce n'est pas ça... ce n'est pas ça du tout.

Puis elle se retourna.

La vieille femme s'était assise la tête basse, l'œil triste et un peu vague fixé sur le sol. Elle n'avait pas su dire à Nanette ce qu'il aurait fallu et elle cherchait autre chose sans le trouver.

Nanette s'approcha d'elle sans bruit et elle l'appela :

— Maman !

En même temps elle sourit, mais elle n'ajouta rien ; le sourire seul resta fixé sur ses lèvres paralysées.

La vieille femme leva sa tête tremblante et en voyant ce sourire immobile, son visage s'éclaira :

— Ah ! Mignonne, murmura-t-elle, moi qui croyais... oui... à cause de Paul... je craignais, mais je me suis trompée ! Quel bonheur, Mignonne !

Eugénie Pradez.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne

Tél. 34.366

Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.

Zumstein 1935 à 3 fr. 75

Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS» et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.